

Quand j'avais 17 ans
Un souvenir inédit

Rory Gallagher et Emile Ajar

Il y avait deux choses qui m'intéressaient à 17 ans. Trois choses, en fait, plutôt.

La première, c'était la musique. On était en 1976, c'étaient les débuts du disco avec *Daddy Cool* de Boney M, ou ABBA qui sortait *Money Money Money* et *Dancing Queen*. Moi, j'étais trop timide pour me déhancher sous la boule à facettes. Les succès de l'époque qui sont restés précieux à ma nostalgie étaient plus sentimentaux. Ce sont par exemple *Porque te vas* de Jeanette, chanson du film *Cria Cuervos* de Carlos Saura. Un autre émoi musical dû à un film de l'époque : la sarabande de Haendel qui illustre le film *Barry Lyndon* de Stanley Kubrick.

Mais tout ça était accessoire. La grande affaire, c'était le rock et le blues. J'ai acheté cette année-là, après avoir trimé tout l'été dans les vignes, une Fender Stratocaster. La même que celle de ma grande idole, Rory Gallagher. J'écoutais en boucle ses albums en public, *Live in Europe* et *Irish tour 74*. La voix rauque. L'énergie blues. La guitare virtuose et inventive.

J'essayais d'apprendre ses choros par cœur, même si ça allait un peu vite. Je remplaçais ses riffs dans le groupe de rock que nous avons formé avec des amis, et qui avait la même composition que le sien : batterie, basse, piano, guitare solo (moi, très immodestement). Je rêvais musique, je dormais musique, et bien entendu, je jouais de la musique.

Il y avait quand même pas mal d'heures où j'étais loin de ma guitare. Elles étaient occupées par les livres. Boulimique depuis toujours, je lisais tout : les classiques dont les titres passaient dans la bouche de mes profs ; les romans des bibliothèques publiques ; les magazines ; les journaux ; les modes d'emploi ; les mises en garde des médicaments. Il suffisait que ce soit de l'imprimé pour que mon regard glisse vers les lettres, aspiré, incapable de se fixer ailleurs. Je n'étais pas si heureux que ça, à 17 ans.

C'est à cet âge que j'ai découvert Emile Ajar. On ne savait pas encore qui se cachait sous ce nom. En 1976, sortait *Pseudo*, que je me suis procuré à la Bibliothèque cantonale de Sion. Quel choc ! Il n'y avait pas d'intrigue, mais une suite de scènes où un narrateur lucide et délirant rencontrait des gens dans des cliniques psychiatriques. Ça se présentait comme une sorte d'autobiographie. C'était labyrinthique – et encore plus que je le pensais à l'époque. Du coup, j'ai lu *La Vie devant soi*, puis *Gros-Câlin*. C'était clair, si je ne devenais pas Rory Gallagher, je serais Emile Ajar...

Et la troisième chose qui m'intéressait ? Les filles. Ce qui se résumait, en fait, à des mésaventures sentimentales.

Mais ce n'est ni le lieu ni l'heure d'en parler...

Alain Bagnoud